



(coll. privée)

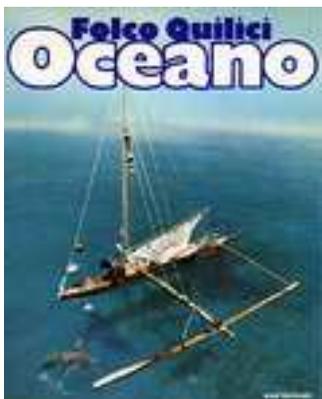
Romeo Lucchese (à droite) et Folco Quilici en 1972, à Rome, lors de la présentation du livre de ce dernier, tiré de son film *Oceano*.

Entretien avec Folco Quilici autour de Saint-John Perse et de Romeo Lucchese

Giovanna Devincenzo

Journaliste, écrivain et metteur en scène de renommée internationale, Folco Quilici est d'abord un infatigable voyageur. Ses travaux cinématographiques et ses livres consacrés au rapport de l'homme avec la nature, la mer, les civilisations anciennes sont le fruit de ses nombreuses aventures autour du monde. *Sesto Continente* (Prix spécial au Festival du Cinéma de Venise en 1954), *Ultimo Paradiso* (Ours d'argent au Festival de Berlin en 1956), *Tikoyo e il suo pescecane* (Prix Unesco pour la Culture en 1961), *Oceano* (Prix spécial au Festival de Taormine en 1971) sont seulement les premiers de la longue liste des œuvres qui lui ont valu le succès dans le monde entier.

Au fil des années, l'activité de Folco Quilici s'est enrichie de la collaboration et de l'amitié de plusieurs écrivains, historiens, anthropologues, archéologues et artistes parmi lesquels Romeo Lucchese. C'est grâce à ce dernier qu'il a connu l'œuvre de Saint-John Perse et qu'il s'est lié au poète antillais d'une amitié idéale et eut avec lui un rapport privilégié, comme en témoignent l'épigraphe d'*Amers* placée en tête du livre tiré d'*Oceano* ainsi que la dédicace à Saint-John Perse dans l'exemplaire qu'avec Romeo Lucchese, il lui a envoyé en 1972.



Giovanna Devincenzo – Monsieur Quilici je veux tout d'abord vous remercier de l'amabilité avec laquelle vous avez accepté de me rencontrer pour partager vos souvenirs de Saint-John Perse et de Romeo Lucchese.

Au cours de mes recherches à la Fondation Saint-John Perse, à Aix-en-Provence, en fouillant dans les catalogues de la bibliothèque personnelle du poète, je suis tombée sur votre ouvrage *Oceano*. Vous l'avez envoyé à Saint-John Perse en 1972, avec cette dédicace signée par vous-même et Romeo Lucchese :

Cher Maître, nous espérons que les images recueillies dans "Oceano" puissent Vous donner la même joie que Vous avez éprouvée en voyageant à la voile ou à bord d'un tramp sur l'océan Pacifique dans votre jeunesse. L'épigraphie de ce volume, choisie parmi les innombrables trésors d'Amers, sera favorable, comme une poulaine de grâce, au sort de ce livre.

Veillez agréer, cher Maître, avec cet hommage, l'expression de nos vœux les plus dévoués.

Rome, le 7 Avril 1972

Romeo Lucchese Folco Quilici

Folco Quilici – Oui. Romeo Lucchese était un grand ami. Notre rencontre remonte aux années de notre jeunesse à Ferrare, la ville où je suis né. Moi, j'avais peut-être 10 ou 12 ans et Romeo, il était âgé de 20 ans. Il était en garnison dans un dépôt militaire de matériel de camp. Il me parlait de draps, matelas, oreillers... Je me souviens que l'on jouait au ballon sur la petite place où se trouve l'église de Saint Benoît, tout juste derrière chez moi. Après, nous nous sommes perdus de vue pendant longtemps. Nos routes se sont croisées bien des années plus tard à Rome. Je l'ai rencontré grâce à ma première femme, Laura Grisi. Elle est peintre et à cette époque elle travaillait avec l'éditeur d'art De Luca. Romeo collaborait beaucoup lui aussi avec cet éditeur à la préparation de catalogues d'art ; il aimait énormément la peinture et c'est là que Laura l'a connu.

C'était un ami extraordinaire aussi bien qu'un conseiller incontournable pour mon travail. Pendant les années de mes travaux sur le baroque, l'art nouveau, l'histoire de l'Europe, Romeo me donnait des suggestions éclairées, il me proposait des lectures, notamment de littérature française, relisait les textes y apportant toujours des corrections précieuses et m'aidait beaucoup pour mes livres. C'était l'époque de mon intense coopération avec les Français, Fernand Braudel, Lévi-Strauss et beaucoup d'autres et quand ils venaient à Rome, Romeo se mêlait toujours à nous.

C'était un homme merveilleux et sa grande passion était Saint-John Perse. Il éprouvait un véritable dévouement pour sa poésie, il travaillait avec soin à la traduction en italien de ses ouvrages et toute occasion était bonne pour citer l'un de ses vers. Ici mes collaborateurs l'appelaient Saint-John Perse. Quand il venait nous rendre visite, ils disaient – M. Perse vient d'arriver –. Il m'apportait aussi de très beaux textes de lui, il me proposait des citations à insérer dans mes livres et à tout moment il disait – Tu dois lire cet ouvrage, ce poème de Saint-John Perse –. Pour lui, il n'y avait ni Dante, ni Shakespeare, ni Mozart. Pour Romeo, il n'y avait alors que Saint-John Perse. Son aide a été essentielle pour *Oceano*, mais aussi pour *Mediterraneo* et pour *L'Uomo Europeo* que j'ai réalisé avec F. Braudel. Il a écrit aussi des poèmes sur notre amitié, sur notre travail. Nous étions de bons amis. Et son rêve était de nous rendre ensemble chez Alexis Leger sur la presqu'île de Giens, en Provence. Mais on ne l'a jamais fait.

G. D. – Vous n'avez donc jamais rencontré personnellement Alexis Leger ?

F. Q. – Non, malheureusement.

G. D. – Et quant à Saint-John Perse, c'est grâce à Romeo Lucchese que vous vous êtes rapproché de sa poésie, n'est-ce pas ?

F. Q. – Oui. C'est lui qui m'a transmis cette profonde admiration envers ce poète qui est décidément l'un de ces très rares cas où la véritable poésie se mêle au goût de la connaissance. Ce qui ressort d'ailleurs de son choix de garder une nette séparation entre sa vie diplomatique et sa vie poétique. Chaque fois que je soumettais à Romeo l'un de mes textes, j'étais sûr qu'il allait me suggérer d'y introduire tel verset de tel ouvrage de Saint-John Perse. A cet égard, je dois dire que Romeo était polyédrique, il connaissait très bien les deux versants de l'existence de son poète adoré. Son appui a été indispensable par exemple pour la préparation du documentaire sur Saint-John Perse diplomate que nous avons réalisé pour la télévision.

G. D. – Dans la « Biographie » précédant l'édition de ses *Œuvres complètes* dans la Pléiade, Saint-John Perse écrit qu'il invita Romeo Lucchese aux Vigneaux en 1964, avec des visiteurs japonais qui voulaient décrypter une inscription en caractères anciens sur une peinture zen. Est-ce qu'il vous parla de cette expérience ?

F. Q. – Oui. Il me dit que cette propriété provençale sur la presqu'île de Giens était un endroit magnifique. Et il me répétait – Toi qui aimes la mer, tu dois le voir ! – Mais à cette époque-là, on menait une vie nomade. On se déplaçait continuellement. On partait, on revenait, on repartait. Nous avions un tas de projets... Puis tout d'un coup il a disparu. Romeo était d'une générosité extraordinaire. Je le dérangeais à n'importe quelle heure, même le soir ou la nuit quand j'avais des doutes sur quelques mots ou quelques phrases qui me semblaient ne pas marcher. Et il était toujours aimable et disponible. Le problème était son penchant pour les tournures poétiques, ce qui n'était pas trop convenable au cinéma. Je me souviens d'une autre curiosité qui le concerne. Il avait loué un studio rue Emanuele Gianturco, juste au coin de la rue Flaminia, tout près d'ici. Puisque c'était très petit et confus, il fallait l'appeler pour le prévenir de la visite. C'était un endroit tout à fait singulier et ce qui m'a toujours frappé c'était l'énorme quantité de journaux qu'il y gardait. Et quand je lui demandais – Mais pourquoi tu accumules tout

cela ? – Il me répondait – Ce sont des articles qui m’ont intéressé... – Le problème c’est qu’il n’y avait pas d’ordre, donc si un jour il avait eu envie d’en retrouver quelques-uns il n’y serait jamais arrivé !

G. D. – Saint-John Perse collectionnait lui aussi des coupures de presse et recueillait des dossiers d’articles de journaux ou de revues en dressant de véritables catalogues, des dossiers documentaires où tout ce corpus était classé par thèmes.

F. Q. – Bien sûr, Saint-John Perse était habitué bien évidemment à un autre niveau bureaucratique et administratif, alors que Romeo ne menait pas grand train surtout après la fin de sa collaboration avec l’éditeur De Luca, à tel point que lorsqu’on sortait prendre un café, il valait mieux lui offrir un sandwich, il l’appréciait beaucoup plus ! Aussi, pendant les dernières années, les revues littéraires dans lesquelles il avait beaucoup publié, je pense à *La Fiera Letteraria* par exemple, avaient-elles malheureusement disparu. Cependant il continuait à écrire nombre de poèmes qu’il m’apportait régulièrement pour les lire ensemble. Il possédait la sensibilité du poète. Et il retrouvait toujours plein d’analogies entre mon travail et celui de Saint-John Perse, ce que je n’arrivais pas à voir. C’est pourquoi bien des fois ses rapprochements me paraissaient assez forcés...

G. D. – C’est tout à fait ce que j’allais vous demander. En fait plusieurs ressemblances vous relient. Tout d’abord, votre rapport avec la mer. Saint-John Perse se définissait « homme d’Atlantique » et vous ? Quelle est la mer qui mieux correspond à votre sensibilité ?

F. Q. – Alors là, cela dépend de la période de ma vie. C’est comme si l’on me demandait quelle est la femme que j’ai aimée le plus... A présent, la mer que je sens plus proche de moi c’est la Méditerranée. J’aime beaucoup la Sicile par exemple parce que c’est un réservoir de découvertes fascinantes, de vestiges archéologiques, de traces émouvantes de civilisations passées. Autrefois, j’aimais beaucoup plus les mers aventureuses, la Polynésie, la Mer Rouge.

G. D. – Et l'île, quelle valeur a-t-elle pour vous ? Il y a un paragraphe très intéressant dans *Oceano* qui a comme titre : « Notre terre c'est la mer ». Cette expression m'a fait songer au rôle fondamental attribué à l'île par Saint-John Perse. Ouverte sur l'immensité de l'Océan et en même temps repliée vers un centre, l'île est pour lui un espace de mobilité et de fixité, d'enracinement et de déracinement. Qu'est-ce que vous pensez à ce propos ?

F. Q. – Ce titre est très fascinant effectivement et je l'ai emprunté à un poème polynésien ! Au fond, les îles sont les protagonistes de la mer. Je dois dire en effet que la mer ne m'a intéressé au cours de mes voyages que pour la présence des îles, des côtes, des ports, des marins, des pêcheurs. Dans tous mes films aussi je suis allé à la recherche des îles plutôt que des mers. Je crois que c'est un ethnologue sicilien qui travaille à l'Unesco, à Paris, M. Piergiovanni d' Ajala qui a dit que notre désir apparemment irréflecti de songer aux îles comme à un lieu idéal se rattache au fait que nous avons vécu neuf mois de notre vie dans le ventre de notre mère semblables à une île, isolés et entourés de l'eau.

Or l'île est un endroit qui offre à la fois des avantages et des désavantages. Robinson Crusoe la perçoit par exemple comme un endroit hostile au début de sa mésaventure. Au contraire, à la fin sa perception est complètement bouleversée et l'île devient pour lui un lieu positif. Jusqu'à il y a quelque temps, les îles étaient vues comme des eldorados, des pays de rêve ayant réussi à se sauver des transformations dues au progrès technique, économique et social. Cependant ce n'est pas ainsi, parce que les îles ont été touchées elles aussi par cette évolution et il faut admettre que si plusieurs fois ces transformations ont amélioré la qualité de la vie des populations locales, dans d'autres cas elles ont effacé les traditions et les coutumes de ces civilisations. Quand nous avons tourné *Ultimo Paradiso* en Polynésie, en 1955, nous avons réussi à réaliser des scènes avec trente ou quarante pirogues à voile. En 1970, nous sommes retournés pour tourner *Oceano* et, ce qui est tout à fait

frappant, nous n'avons pas réussi à trouver dans toute la Polynésie une seule vraie pirogue. On a dû remettre à neuf une vieille pirogue abandonnée et puisqu'il n'y avait plus de jeunes hommes à même de manœuvrer une pirogue à balancier longue, étroite et plate, avec ce mât énorme, on a dû appeler un vieillard, lui mettre une perruque et le reprendre de loin pour tourner la scène.

G. D. – Le désert a été lui aussi fondamental pour vous ?

F. Q. – Oui. Le désert est une mer à l'envers. C'est la projection renversée de la mer : là aussi il y a l'oasis qui est pareille à une île, et les nomades qui sont comme les navigateurs. Le désert, comme la mer, est ma grande passion. Mais malheureusement je n'ai jamais réussi à réaliser au désert le travail que je désirais. J'avais longuement travaillé à la préparation d'un film sur le désert, mais puisque c'était l'époque de la révolte en Algérie, il était trop dangereux de partir.

G. D. – Vous vous référez à *Tre volti del deserto* ?

F. Q. – Non. Cela était un court documentaire que j'avais tourné tout seul pour le journal télévisé. Ce sont mes parents qui m'ont transmis cette passion pour le désert. Ils avaient beaucoup voyagé en Libye, dont ils me montraient toujours des dessins, des photos et ils me racontaient des histoires. Ainsi un jour je suis parti tout seul pour le sud de la Tunisie, ensuite j'ai visité l'Algérie, mais je n'ai pas pu poursuivre pour la Libye parce qu'à cette époque-là on n'y pouvait pas entrer. C'est comme ça que je réalisai ce documentaire avec ma propre caméra. Je crois que c'est la première chose que j'ai fait pour la télé. Pour nous qui travaillions pour le cinéma, la télé était une horreur ! Et par contre, par rapport à nos jours, la télévision de ces années-là était un rêve !

G. D. – Ce que vous partagez avec Saint-John Perse est ce goût du voyage, de la découverte...

F. Q. – Eh oui, bien sûr.

G. D. – Pendant les années 1950, Saint-John Perse visita à plusieurs reprises les Caraïbes. Dans les itinéraires qu’il choisissait, il semblait vouloir frôler de près son île de naissance. Il semblait vouloir se rapprocher le plus possible de sa Guadeloupe natale, sans jamais la rejoindre. D’après une anecdote rapportée par M. André Rousseau, au cours de l’un de ces voyages, l’avion dans lequel il voyageait s’arrêta pour une escale technique inattendue à l’aéroport de Pointe-à-Pitre et le poète préféra rester à bord plutôt que de revoir son pays d’origine.

F. Q. – Il évite avec soin la Guadeloupe et il n’y remet plus pied parce qu’il ne veut pas ruiner ses souvenirs d’enfance. Moi, j’ai du vaincre cela avec Ferrare. Mais à cet égard moi aussi, j’ai une anecdote à vous raconter. Quand j’étais enfant, on passait les vacances avec ma famille dans une maison qui appartenait à mon père et qui se trouvait dans les montagnes au-dessus de Bergame, dans la Vallée Brembana. C’est dans cette maison que nous sommes restés pendant quatre ans lors de la guerre et j’avoue que je suis beaucoup plus attaché à cet endroit qu’à Ferrare, ma ville de naissance. C’était une belle maison du XVII^e siècle, la typique construction bergamasque.

Or, il y a deux ou trois ans, j’étais en train de préparer une série de documentaires sur les Alpes et j’ai dû me rendre alors dans la Vallée Brembana. Le jour de la rentrée, j’ai dit à mon ami qui conduisait la voiture : – Écoute, tourne de ce côté-là un instant parce que j’ai envie de revoir la maison où j’ai passé une période de mon enfance –. Quand j’ai vu de loin que le paysage ne correspondait plus à mon souvenir je lui ai dit : – Ne poursuis pas, arrête, je ne veux plus rien voir ! – Le souvenir de ces années-là est très vif dans ma mémoire et je me suis rendu compte que si je me rendais à nouveau dans ces lieux, plusieurs images se seraient juxtaposées en confondant ce souvenir.

Ce furent des années très intenses que je passai de 10 à 15 ans dans cette maison : la guerre, les partisans, les fascistes, les Allemands, les Russes. Je me souviens des étés, mais même des hivers rigides pendant la guerre, parce que la maison n'était pas équipée pour le froid. Puis, dans cette maison on accueillit les évacués des bombardements de Milan... Toute une série de souvenirs très vifs que je n'ai pas voulu ruiner. C'est pourquoi je comprends très bien les raisons qui ont poussé Saint-John Perse à ne pas descendre de l'avion. Il n'a pas voulu gâter ses souvenirs d'enfance ; il a voulu les garder tels qu'il les avait fixés dans son esprit.

G. D. – Et il ne cessera pas d'aimer son pays même si à distance en témoignant de cet amour au fil de son voyage poétique. Dans *Éloges*, par exemple, le dialogue avec l'univers antillais s'identifie comme un moment incontournable de la création poétique de Saint-John Perse. On y trouve des souvenirs éblouissants de la nature, des paysages, enfin de cet espace tropical enrichi par la vivace végétation des tropiques. Ce qui est fondamental c'est qu'il s'agit d'une présence concrète, d'une nature qui interagit constamment avec l'homme...

F. Q. – Oui. C'est une nature qui se nourrit de ce rapport vivifiant avec la présence humaine.

G. D. – Toujours à propos des Îles chéries, Saint-John Perse aimait beaucoup la peinture de Gauguin. Vous aussi, vous avez réalisé un film sur Gauguin en 1957 qui a été d'ailleurs présenté au Festival du Cinéma de Venise. Quel est votre rapport avec ce peintre ?

F. Q. – Mon rapport avec Gauguin se rattache d'un côté à ma mère qui était elle-même peintre. C'est grâce à elle que Gauguin est entré bientôt dans ma vie. Ma mère me lisait *L'envoûté* de Somerset

Souffle de Perse n° 15 • 162

Maugham, un très beau roman des années 1920 qui était la biographie romancée de Gauguin. De l'autre côté, j'ai partagé cette passion avec un scénographe et costumier qui a collaboré à la réalisation de beaucoup de mes documentaires. Il s'agit de Dario Cecchi, le fils d'Emilio Cecchi, qui avait entre autres plusieurs aspects en commun avec Romeo Lucchese et qui était lui aussi un fervent admirateur de Gauguin. Lorsqu'on était en Polynésie pour les reprises du film, nous profitions des dimanches ou des jours de pluie quand on ne pouvait pas tourner, pour aller à la recherche de matériaux originaux sur Gauguin en Polynésie et Dario s'amusait à trouver des femmes ou des hommes ressemblant aux personnages de Gauguin. On leur prenait des photos avec notre polaroid et l'on recréait par la suite des scènes que l'on pouvait juxtaposer au tableau en question.

G. D. – Pendant ces mêmes années, vous avez aussi collaboré à la revue *Life*. Saint-John Perse était un grand lecteur de cette revue. Dans les dossiers documentaires concernant ses voyages, j'ai trouvé plusieurs coupures de presse tirées de *Life*.

F. Q. – Oui. A cette époque, il y avait à Rome une rédaction de *Life* et une correspondante permanente, dont je garde un aimable souvenir. Je rappelle avec plaisir cette expérience. C'était un journalisme qui n'existe plus aujourd'hui. J'ai réalisé de beaux reportages pour *Life*, parmi lesquels il y en a un sur la Mer Rouge qui à ce moment-là n'était pas connue comme aujourd'hui.

G. D. – Saint-John Perse recueillait aussi de nombreux articles du *National Geographic*.

F. Q. – Ah, cela c'est ma passion ! J'ai une collection d'environ 300-400 numéros et dans ma maison de campagne,

je garde les numéros recueillis et reliés par mon père à partir de 1928-1929, sauf les années de la guerre.

G. D. – Un autre intérêt que vous avez en commun avec Saint-John Perse est celui pour les cultures primitives, les rituels, les légendes et, en particulier, le chamanisme, n'est-ce pas ?

F. Q. – Oui. A côté de la chasse et de la pêche, les rituels représentent un pivot central dans les cultures primitives. A cet égard, je vais vous raconter une histoire. Au temps de l'Union Soviétique, j'organisai un travail là bas. On est parti avec ma troupe pour rejoindre un village de la Sibérie, dont je ne me souviens plus le nom, où des scientifiques moscovites nous avaient signalé la présence d'un chaman qu'ils avaient rencontré en diverses occasions. On dut changer plusieurs avions avant d'arriver dans ce petit village. Une fois arrivés, toutes les autorités locales nous accueillirent avec plaisir, il y eut des cérémonies, un repas officiel et quand nous leur demandâmes de voir le chaman, ils nous répondirent que malheureusement il était mort, ce qui n'était pas vrai bien évidemment. C'étaient les typiques mensonges qu'ils racontaient et auxquels il fallait s'attendre...

G. D. – Le chaman était là et vous n'avez pas pu le voir...

F. Q. – Eh oui. Il ne nous restait qu'à reprendre l'avion pour rentrer en Italie. Ce fut un voyage très compliqué, et ce fut une grande frustration que de rentrer sans avoir rien fait. Le problème c'est que l'on avait parlé avec des savants, des géographes, des géologues, des anthropologues qui nous avaient fourni des renseignements précieux, mais dès que l'on avait cherché à mettre en pratique tout cela, le bureaucrate de service nous imposa des entraves. La science était là, mais elle était sous clé. Celui-ci est un récit que je me propose d'écrire prochainement.

Souffle de Perse n° 15 • 164

G. D. – Je suis sûre que ce sera un succès, comme votre dernier roman *Libeccio*. Le voyage vers l'ouest de Beccio m'a fait songer pour plusieurs aspects au poème de Saint-John Perse, *Vents*.

F. Q. – Tout à fait. Romeo l'aurait bien aimé, lui aussi. Le voyage à la conquête de la liberté entrepris par ces trois paysans, Beccio, Greco et Strale, est un voyage initiatique qui les conduit jusqu'au bord du néant pour déclencher chez eux un processus de renouvellement.

G. D. – Quelle sera la prochaine aventure de Folco Quilici ?

F. Q. – Comme je vous l'ai annoncé avant, depuis quelque temps je m'intéresse à l'histoire. Je viens de terminer un travail sur l'archéologie qui sera présenté à Florence, à l'occasion du Festival de l'Archéologie et qui passera ensuite à la télévision. L'histoire, l'archéologie me passionnent parce que c'est comme continuer à courir après des mondes éloignés.

G. D. – Monsieur Quilici, je vous remercie de tout cœur d'avoir permis à Saint-John Perse et à Romeo Lucchese de se retrouver dans vos amicaux souvenirs.

Rome, le 27 février 2009